

Mathieu Delcluze

Minuit ou la rencontre
de deux aiguilles



Mathieu Delcluze

Minuit ou la rencontre de deux aiguilles

© Mathieu Delcluze, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6243-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les adultes aiment bien toujours interrompre ce que les gosses sont en train de faire, peu importe ce que c'est, pourvu que ce ne soit pas quelque chose que le gosse n'aime pas faire. Si c'est quelque chose que le gosse n'aime pas faire, les adultes le laissent continuer autant de temps qu'il veut. »

Richard Brautigan – *Mémoires sauvés du vent*

1

La pluie cognait contre la vitre. Les gouttes d'eau s'écrasaient, puis se laissaient glisser le long de la fenêtre de la classe. Toutes les dix secondes, Leila en choisissait une et ne la quittait plus des yeux. Une course contre des centaines d'adversaires commençait et se terminait quand la gagnante quittait la fenêtre ou fusionnait pour former une goutte plus grosse. Leila releva la tête pour regarder l'horloge au-dessus du tableau, on était rentré dans la dernière demi-heure de cours avant la fin de la journée. L'aiguille des secondes décida de ralentir pour faire son intéressante. Les manteaux trempés par la pause du midi qui séchaient sur des radiateurs brûlants créèrent une odeur de chambre d'enfant que l'on n'aurait pas ouverte du week-end. Depuis qu'elle était entrée dans l'adolescence, Leila avait fait la connaissance de l'ennui. Les journées ne s'écoulaient plus comme le filet d'eau d'un robinet qu'on ne touche pas. Quand elle voyait ses amis ou se plongeait dans un livre, Leila avait l'impression qu'on avait coupé l'heure en deux, et à l'inverse, pendant ces derniers cours de la journée, les piles de l'horloge ne marchaient plus.

Elle posa sa tête devenue soudain lourde sur son bras. Elle comptait les gouttes d'eau, imaginait des animaux dans les nuages.

Mme Tivenot accéléra le rythme de son cours de français pour ne pas se faire couper par la sonnerie. Elle perdit le peu d'attention qui lui restait. Dix minutes avant la libération, la pluie s'estompa et c'est à cet instant que la professeur de français ferma son classeur pour annoncer les devoirs du week-end. Les têtes qui fusionnaient avec le bois verni des tables se levèrent à l'unisson. Des grossièretés arrivèrent du fond de la salle et le souffle de toutes les bouches des élèves qu'elle reçut en pleine tête aurait pu faire démarrer un moulin.

Une rédaction. Tous devaient en écrire une, mais seuls deux allaient être interrogés :

— Vous allez devoir me décrire une personne que vous côtoyez tous les jours. Cela peut être un ami, un membre de votre famille ou même un chauffeur de bus.

Leila nota les quelques phrases dans son agenda et balança tout ce qu'il restait

sur sa table dans son sac. Depuis son entrée au collège, Leila avait pour habitude de faire ses devoirs rapidement et sans se plaindre. Ses parents avaient su être assez durs pour que leur fille ne prenne pas goût à la procrastination. Sur le chemin du retour, déjà, elle pensait aux résolutions d'équations ou se récitait une liste de verbes irréguliers à apprendre par cœur. Elle se mettait sur son bureau et comme une sportive bien échauffée récitait ses gammes. Elle finissait vite, mais sans bâcler. C'était une routine sans trop d'obstacles. Elle voulait se libérer de cette tâche pour passer le reste de la soirée à lire ou regarder la télévision avec ses parents. L'arrivée de l'écran dans l'appartement avait agi comme un noyau autour duquel Leila, son grand frère et ses parents gravitaient parfois tard dans la nuit. Maintenant, ils débattaient, échangeaient des vannes et se coupaient la parole. Même si Leila restait souvent en retrait, allongée sur le tapis, cachée derrière son livre, elle écoutait son frangin se défendre sur des sujets qu'il venait à peine de maîtriser. Sa mère se rangeait souvent derrière son père, comme par peur de déranger l'ordre établi. Parfois, Leila posait son livre sur ses genoux, et commentait une image qu'elle ne comprenait pas. Le silence était la réponse qui revenait le plus souvent.

L'adolescente se plaisait à être entourée d'adultes. Sa tête se levait et suivait les échanges comme dans les gradins d'un stade de tennis. Des formulations dont elle ne captait pas toujours le sens passaient au-dessus de son visage pour finir dans un carnet où elle inscrivait les meilleurs passages de sa journée juste avant de se coucher. Elle s'amusait aussi à voir son père adopter certaines postures de présentateur vedette ou à caler lors des réunions familiales des citations qui n'existaient que dans le petit écran.

Après avoir parcouru le chemin du retour en un temps record, Leila fit un stop par la cuisine pour récupérer le goûter préparé par sa mère sans même lui glisser un bonjour.

L'adolescente s'enferma dans sa chambre pour n'en sortir qu'au son de la clochette annonçant le dîner. Leila écrivit le sujet de la rédaction sur les premières lignes de sa feuille et tout s'arrêta. Il n'était plus question de finir cette tâche vite afin de s'asseoir en tailleur devant l'écran. Elle était en apesanteur dans sa propre chambre. Des personnages passèrent la porte, des expressions s'inscrivirent sur les murs. « Parlez-moi de quelqu'un que vous côtoyez tous les jours », bizarrement elle pensa d'abord à son père. Leila avait très jeune su écrire sur sa famille, mettant en rôle ses parents et son frère dans des contes innocents.

Son frère se retrouvait souvent au centre du récit, combattant tous les maux du monde pour sauver sa famille. Son père, lui, n'apparaissait pas souvent sur le papier, elle avait du mal à comprendre qui il était, à lui faire dire ce qu'il ne disait pas. Elle n'avait jamais osé l'isoler, décrire la dureté de ce roi sombre au sourire rare qui avait sans cesse l'impression de cacher un secret.

Leila consumma ses Petit Écolier qui faisaient office de goûter. Une fois le dernier gâteau englouti, elle le remplaça par son stylo quatre couleurs dont seul le noir fonctionnait encore. Devant cette feuille blanche, Leila n'hésita pas. Très vite, elle perdit la notion du temps. Cela aurait pu faire cinq minutes ou trois heures, elle n'en savait rien, elle était plongée dans sa rédaction. L'encre traduisait ce qu'elle n'avait jamais su dire, même lorsqu'elle parlait toute seule sur le chemin du collège. Entre les ratures, chaque mot était une pierre qu'elle posait pour combler le vide de leur discussion.

Leila ne vint à table qu'après trois rappels. Elle ne dit pas un mot et finit son escalope milanaise alors que son frère avait à peine avalé sa première moitié. Leila avait l'habitude de rester à table jusqu'au début du film, écoutant avec attention les discussions d'adultes. Même quand toute la famille se réunissait autour d'un plat, elle n'était pas du genre à tirer sur la manche de sa mère pour savoir si elle pouvait sortir de table. Ce soir, elle repartit dans sa chambre et reprit son travail, se coucha tard, trop tard.

Sa mère observa ce rituel les trois soirs qui suivirent. Elle ne dit rien. Elle n'osait plus poser de questions ni conseiller la vie de Leila. Il y avait bien eu des échanges pleins de tendresse entre une mère et sa fille, mais le début de l'adolescence avait mis fin à cette spontanéité. Maintenant, il fallait des samedis après-midi organisés à l'avance pour que les deux femmes puissent se retrouver et discuter de la vie. Sa mère la questionnait sur ses professeurs, ses amis, ses peurs, mais pour Leila ce n'était qu'une personne d'un autre temps qui avait grandi à une époque où l'on n'était pas loin de s'éclairer à la bougie.

Au bout du long couloir de l'appartement qui distribuait les chambres et les sanitaires, une lumière s'échappait du dessous de la porte de celle de Leila. En sortant des toilettes, sa mère tenta d'écouter aux portes, mais elle n'entendit que le son des copies doubles qui se tournaient.

Le troisième soir après l'annonce de la rédaction, la mère de Leila finit par

toquer.

— Leila, il est tard maintenant !

En retournant dans le salon, elle retrouva son mari allongé sur le canapé face à la télévision et lui partagea son inquiétude.

— Elle grandit, elle comprend des choses qu'elle n'avait jamais comprises avant. De toute façon, elle va vite se fatiguer. À cet âge-là, on a besoin de dormir pour tout assimiler.

Deux jours avant la date du devoir, Leila alla voir la professeur de français à la fin du cours. Elle lui partagea le nombre de copies doubles qu'elle avait écrites, en étant inquiète que cela ne suffise pas.

— Est-ce suffisant, madame Tivenot ?

Hortense Tivenot ôta les lunettes de son nez, ce qui fit grossir ses yeux de façon inhabituelle. Elle regarda l'enfant avec le même regard qu'elle jetait quand on lui parlait des avantages d'être professeur. De ce beau métier de vocation.

— Vous n'avez pas vraiment compris l'exercice, Leila ! Ça ne sert à rien de copier les livres, je vous ai demandé deux pages, essayez de faire avec !

Leila fut sonnée, pas vraiment triste, mais plongée dans une incompréhension à laquelle elle n'était pas préparée. Elle avait pris un coup.

En arrivant chez elle, Leila ne prit pas son goûter et s'enferma dans sa chambre. Sa mère avait bien essayé de la suivre du regard, mais elle avait filé bien trop vite. Elle déchira ses copies doubles et s'installa devant son bureau avec de nouvelles feuilles blanches. En regardant le rectangle A4, les phrases de son ancienne rédaction apparurent. Elles lui firent honte. Comment avait-elle pu écrire ces choses ? C'était donc ça, écrire, trouver les mots qui devront résister au jugement du lendemain.

Leila avait devant elle toutes ces formulations, ces fragments qu'elle avait entendus, mais qui ne lui appartenaient pas. Elle reprit son stylo, et écrivit avec sa langue, essorant ces dix pages pour n'en sortir qu'une copie double. La relecture fit apparaître un sourire sur son visage qui avait fui depuis le début de l'écriture du devoir. Cela ne lui avait pris qu'une heure et, comme elle avait

faim, Leila sortit de sa chambre pour retrouver sa famille qui était scotchée devant le petit écran qui transmettait un curieux reportage sur une technologie venue de l'au-delà, « Internet ». Quand sa mère osa lui demander si tout allait bien, Leila lui répondit « Oui, super ! » avec un grand sourire.

Leila fut interrogée parmi les deux élèves tirés au sort. Madame Tivenot n'avait guère apprécié l'arrogance de la jeune fille. Leila se leva sur ses jambes engourdis par le stress et prit sa copie dans ses doigts tremblants. Elle commença la lecture.

Au fur et à mesure de la lecture, le silence filtra les derniers bavardages. Les garçons du dernier rang fermèrent leur trousse et tous la regardèrent. Certains étaient émus pratiquement aux larmes, laissant entendre de fortes respirations, d'autres le faisaient en silence. C'était la première fois qu'on mettait des mots sur ce qui se passait chez eux, ces scènes que l'on pensait être seuls à vivre, sur ces émotions que l'on ressentait devant un père ému ou une mère qui doute. Mme Tivenot, impressionnée par le silence établi, regarda Leila tout en essayant de prendre des notes. Au bout de quelques phrases, la professeur posa son stylo afin de ne pas perdre le fil de l'histoire.

La professeur était admirative de son élève parce qu'elle avait respecté les règles. Elle pouvait se féliciter intérieurement de son apprentissage, car cela n'arrivait pas souvent, mais à la moitié du récit, l'admiration fit place à la détresse. Chaque mot de la rédaction faisait résonner le vide de sa vie. Installée sur cette chaise depuis vingt ans, elle avait vu défiler ces mois, ces années sans reliefs, perdre l'espoir d'être adorée de tous et vu ses rêves de devenir écrivaine s'envoler. Cette petite fille de treize ans, debout dans ses Converse noires recouvertes de stylo Bic, décrochait des mots remplis de sincérité qui happaient la concentration de la classe. Certes, son vocabulaire était perfectible, mais pour son âge ce texte était remarquable. Il était juste, et avait touché la vingtaine d'élèves. Le temps d'une dizaine de paragraphes, ils s'étaient retrouvés dans un lieu commun où les pères étaient devenus le père.

Leila finit son texte par un « voilà », bref et timide, ne sachant pas à quelle réaction s'attendre. En fait, elle n'avait pas regardé la classe une seule fois, si bien qu'ils auraient pu tous partir qu'elle ne s'en serait pas rendu compte. Quand elle releva la tête, un silence pesant d'au moins cinq secondes vint recouvrir celui déjà existant. Puis se succédèrent des applaudissements qui firent sourire Leila et blessèrent un peu plus madame Tivenot. Les élèves avaient voyagé dans

une maison qui n'était pas la leur, mais dont les murs n'étaient pas si différents. Jamais les années d'expérience de madame Tivenot n'avaient su toucher la classe de cette façon, elle recevait au mieux des bâillements et des regards en direction de l'horloge. Le temps d'une rédaction, Hortense Tivenot avait vu sa vie réduite à une succession d'années, bloquée sur cette chaise à contempler l'ennui d'une classe désintéressée.

Pour pallier ce qu'elle percevait comme une humiliation, madame Tivenot décida de ne pas faire passer de deuxième élève. Elle félicita la jeune fille, et lui mit un bonus sur sa moyenne. D'ailleurs, à la prononciation des mots « très beau travail », Hortense Tivenot dut retenir quelques larmes. Ce n'était pas vraiment de la tristesse ni de la colère, mais elle comprit que, petit à petit, elle serait évincée de la mémoire de ces enfants, remplacée par d'autres modèles, comme Leila l'avait fait aujourd'hui. Tout en regagnant sa chaise, Leila apprécia le silence qu'elle avait laissé. Ce jour-là, Leila sut.